

**clins
d'œil**
cinéma

102
JANVIER
FEVRIER
MARS
AVRIL
2023

Les Rascals

Film de Jimmy Laporal-Tresor

6 RENCONTRES
AVEC LE RÉALISATEUR
JIMMY LAPORAL-TRESOR.

aCpg
le cinéma des Pyrénées Atlantiques



Les Rascals

Film de **Jimmy Laporal-Tresor** - 1H45 - The Jokers
Avec *Jonathan Feltre, Missoum Slimani, Jonathan Eap...*



Les Rascals, une bande de jeunes de banlieue, profite de la vie insouciante des années 80. Chez un disquaire, l'un d'eux reconnaît un skin qui l'avait agressé et décide de se faire justice lui-même. Témoin de la scène, la jeune sœur du skin se rapproche d'un étudiant extrémiste qui lui promet de se venger des Rascals. Alors que l'extrême droite gagne du terrain dans tout le pays, la bande d'amis est prise dans un engrenage. C'est la fin de l'innocence...

6 RENCONTRES
avec le réalisateur
JIMMY
LAPORAL-TRESOR.



DU 31 JANVIER AU 21 FÉVRIER 2023

LA REOLE - CINEMA LE REX
MARDI 31 JANVIER - 20H30
en partenariat avec Caméo

CREON - CINEMAX LINDER
MERCREDI 15 FÉVRIER - 20H30

BLAYE - CINEMA LE ZOETROPE
JEUDI 16 FÉVRIER - 20H30

ANDERNOS - CINEMA LA DOLCE VITA
VENDREDI 17 FÉVRIER - 20H30

CESTAS - CINEMA LE REX
LUNDI 20 FÉVRIER - 20H30

BAZAS - CINEMA LE VOG
MARDI 21 FÉVRIER - 20H30

BIO

Réalisateur, scénariste, directeur littéraire et producteur, Jimmy Laporal-Trésor est scénariste de deux long-métrages :

La Cité rose et *Mon frère*, où il est déjà question du regard que la société porte sur la jeunesse prétendument immigrée, de l'impact nocif de la cité sur les individus.

Après un court-métrage réussi, *Le baiser*, puis *Soldat Noir*, qui sera en compétition pour le César du meilleur court-métrage en 2022, Jimmy signe son premier long-métrage *Les Rascals* en tant que scénariste et réalisateur.

FILMOGRAPHIE

- 2022 *Les Rascals* (long métrage) – Réalisateur et scénariste
- 2021 *Soldat Noir* (court métrage)
Réalisateur et scénariste
Nomination César 2022 du meilleur court-métrage.
Sélectionné à la Semaine de la Critique 2021.
- 2019 *Mon frère* (long métrage) – Scénariste
- 2013 *La Cité Rose* (long métrage) – Scénariste
- 2013 *Le baiser* (court métrage) – Réalisateur



CONTEXTE PARIS, 1984

©Photos : Philippe Chancel

1984, c'est l'année durant laquelle la France devient championne d'Europe de football, la fameuse France de « Touche pas à mon pote ». C'est dans cette France-là que grandissent nos

Rascals. Une bande de gamins comme il y en a tant, qui traînent dans le même quartier et font les mêmes conneries. Nos Rascals grandissent en région parisienne, là où les nuits sont chaudes. Très chaudes. Ces nuits immortalisées par Philippe Chancel et Gilles Elie Cohen, les fameuses nuits d'Albert auxquelles tout le monde voulait se rendre sur les Grands Boulevards.

Ce Paris, cette France, c'est celle des débuts du hip-hop, mais surtout celle des looks : Punks, Mods, Teddy Boys, Fifties, Rastas, Gothiques, Skinheads. On n'a pas peur d'affirmer son style et de se draper dans une imagerie américaine des années 50 en écoutant du Rock'n'Roll, en portant des fringues d'époque et des coupes de GI's.

Cette France-là a bel et bien existé. Et c'était chaud. Mais c'est aussi l'année où le Borgne du Front National fait près de 11 % aux élections européennes et se targue d'avoir 10 députés, comme l'explique cet extrait de Libération :

«Souvent émaillés à leur marge par des affrontements avec des manifestants antiracistes, ces rassemblements publics de Jean-Marie Le Pen, à l'époque 55 ans déjà et ex-député poujadiste pendant sept ans, attirent de nombreux sympathisants de droite. Car la liste d'union UDF-RPR a laissé sur sa droite un boulevard dans lequel Jean-Marie Le Pen s'engouffre : le 17 juin, derrière Veil (43 %) et le PS (20,75 %) mais à un souffle du PCF (11,2%), la liste FN rallie 10,95 % des suffrages exprimés (2,2 millions de voix) et envoie 10 euro-députés à Strasbourg. Ce premier grand score à l'échelle nationale du parti de Le Pen fait de celui-ci «le seul véritable vainqueur » du scrutin (Libé du 18 juin 1984) et suscite, déjà, les mêmes questions autour du FN. S'agit-il d'un vote de colère d'électeurs de droite qui rentreront dans le rang pour les élections considérées comme plus

importantes, ou de l'installation d'un nouveau courant que ce score légitimise ?

« L'existence d'un vote défouloir dans le contexte largement abstentionniste incite à la prudence », écrivions-nous à l'époque. Trente-cinq ans plus tard, on en est revenu...¹ »

Mais ça, c'est la politique.

Parce qu'en 1984, dans la rue, il y a du fasciste à gros bras et crâne rasé comme L'Obs nous le raconte : «C'est dans ce contexte que les Black Dragons se forment en 1983. Le mouvement ne tarde pas à faire parler de lui et fédère rapidement de nombreux jeunes. Le « crew » s'échappe régulièrement vers le Forum des Halles, point chaud du Paris des eighties. Un centre névralgique où les affrontements sont fréquents avec les « boneheads » du Nazi Klan, des Tolbiacs Boys ou les membres des Jeunesses nationalistes révolutionnaires, fondées et dirigées par le militant d'extrême-droite Serge Ayoub, plus connu sous le nom de Batskin, en raison de son amour des bâtes de baseball².»

Même si l'histoire l'a un peu oublié, fut un temps où les skins fascistes avaient pris le Cœur de Paris, c'est-à-dire Châtelet les Halles, carrefour de tous les RER et de toutes les Banlieues.

«Des groupuscules de « skins fachos » (ou « fafs »), dont le Klan de Serge Ayoub (surnommé « Batskin »), proche du Parti nationaliste français et courtisé par le Front national, investissent les concerts et occupent la rue, en particulier plusieurs quartiers parisiens (Les Halles, Saint-Michel, Convention, etc.), où ils agressent les punks et les « basanés »³.»

C'est dans cette France-là que vivent nos Rascals. C'est de cette France-là que nous avons voulu parler dans ce film.

- 1 . BOUTIER Baptiste, «1984 : la France découvre le FN », article paru le 8/05/2019.
2. DUCOME Arnaud, « Dans le Paris des années 80, skinheads contre « chasseurs », article paru le 8/11/2016.
- 3 . PIRONET Olivier, « Vous avez dit Skinhead ? », article paru dans???

ENTRETIEN AVEC JIMMY LAPORAL-TRÉSOR

« J'AVAIS ENVIE D'ALLER VERS UN CINÉMA TYPIQUE DES ANNÉES 80, UN CINÉMA POPULAIRE QUI, EN MÊME TEMPS, DÉROULAIT UN PROPOS SUR LA SOCIÉTÉ.. »

Quelle est l'envie première qui a motivé RASCALS ?

J'avais envie d'aller vers un cinéma typique des années 80, un cinéma populaire qui, en même temps, déroulait un propos sur la société. Aujourd'hui, on dirait que ce sont des films politiques mais à l'époque, ils étaient fabriqués comme des films populaires. Ce qui intéressait ces metteurs en scène, c'était, avant toute autre ambition, la relation avec le spectateur. Je pense à des cinéastes comme Costa-Gavras, qui ont toujours voulu faire du grand spectacle sans manquer

d'y insuffler une vision du monde. On les classe du côté d'un cinéma très intellectuel, un cinéma d'idées, mais l'expérience du spectateur était cruciale chez eux. On trouve encore aujourd'hui des exemples dans le cinéma anglo-saxon, mais en France, on manque de ce cinéma populaire qui allie spectacle et fond. Ensuite, la représentation est une problématique importante pour moi, notamment la représentation de l'homme noir dans le cinéma. En France, il est souvent utilisé de manière stéréotypée, dans des rôles très secondaires.

Quant aux personnages Antillais, ils sont généralement là pour divertir, amener de la bonne humeur. Un Antillais dans un rôle sérieux ? De mémoire, je n'ai vu cela que dans le RUE CASE NÈGRE d'Euzhan Palcy. Les rôles féminins sont également une question épineuse. En commission, on m'a parfois

fait remarquer qu'il n'y avait pas de rôle féminin dans LES RASCALS.

Pourtant, le personnage de Frédérique est central, elle est au cœur du film. On m'a un jour répondu « Oui mais Frédérique n'est pas un prénom féminin ».

Frédérique est un personnage complexe, qui aurait tout pour être caricaturée et qui pourtant est traitée de manière indulgente. Le public a un rapport très ambivalent avec elle. Avec mes scénaristes, Virak Thun et Sebastian Birchler, nous avons beaucoup aimé travailler sur ce personnage car son traitement n'est jamais manichéen.

C'est rare de voir un personnage féminin faire le choix de la haine et notamment de la haine politique, car c'est une idéologie souvent masculinisée à l'écran.

Le film lui accorde beaucoup de place, presque autant qu'à Rudy, votre héros. Vous êtes-vous interrogés sur l'espace que vous lui octroyiez ?

Nous avons déterminé sa place dès l'écriture. Le moment crucial du film, est le changement de point de vue, chez le disquaire. Avant cette séquence, le spectateur peut penser qu'il va voir un film sur une bande de jeunes, peut-être même une chronique un peu feel-good. Avec l'agression du disquaire, on casse le récit, les repères. On s'attarde ensuite sur Frédérique, présentée comme une victime, et donc, sous un jour plutôt empathique. Mais on réalise petit à petit qu'elle nourrit de la haine et a décidé de riposter. Le cycle de la vengeance ne donne jamais rien de bon. Quand les Rascals tombent sur leur ancien bourreau, nous pouvons penser légitime qu'ils veuillent se venger. Mais dans le même temps, si nous nous mettons à la place de Frédérique, qui voit son frère se faire battre, nous comprenons la haine. C'est humain. Ce que le film montre, c'est qu'il y a des personnes qui manipulent les frustrations et les colères et les transforment en armes politiques. C'est le vrai danger.

Quel portrait vouliez-vous faire de l'extrême droite de l'époque ?

Grâce au personnage de Frédérique, le visage de l'extrême droite change des représentations habituelles. Dans les films, les politiques et les



militants d'extrême droite sont souvent discrédités, comme si leur racisme venait du fait qu'ils étaient abrutis. C'est dangereux de laisser croire cela. Ils sont humains, traversés d'émotions et ils ont choisi de prendre le chemin de la haine.

C'est avec Frédérique, pour qui on a d'abord de la compassion, qu'on va plonger dans ce monde, où les gens sont plutôt cohérents. Adam a le visage du gendre idéal. Ce sont des jeunes qui étudient dans de bonnes universités. Il y a même une histoire romantique entre Frédérique et Adam. Il est facile pour le spectateur de s'identifier. Puis, on plonge petit à petit dans l'enfer, avec eux. En réalité, il est impossible de schématiser les gens qui épousent des convictions haineuses. Cela pourrait arriver à n'importe quel être humain qui aura vu sa confusion ou sa détresse instrumentalisées par des personnes mal intentionnées.

Quelles recherches avez-vous fait sur l'ambiance politique de l'époque, les groupuscules d'extrême droite ou la politisation des universités ?

De longues recherches car c'est compliqué de se documenter sur les mouvements de bandes des années 80. Il n'y a pas énormément de ressources bibliographiques. Nous avons lu des études

sociologiques, regardé les rares documentaires réalisés il y a une dizaine ou une quinzaine d'années (donc a posteriori) sur les fafs ou les antifafs. Ensuite, nous avons déniché des études universitaires sur les mouvements d'activisme violent des années 80 jusqu'à aujourd'hui. Nous avons recueilli des témoignages de personnes qui ont vécu à cette époque-là, et nous avons recherché du côté des faits divers, dans les journaux. Avec mes scénaristes, nous avons consulté une masse de données afin de recouper et de synthétiser. Ensuite, nous y avons injecté de la fiction – bien que rien de ce qu'on raconte de la trajectoire d'Adam, par exemple, ne puisse être déboulonné. On perçoit souvent l'extrême droite comme un tout monolithique ; en réalité, c'est une nébuleuse de plusieurs petits partis plus ou moins radicaux, plus ou moins nationalistes, plus ou moins révolutionnaires.

En fonction du groupe, l'activisme est plus ou moins organisé, structuré ou violent. À l'époque, le FN était déjà en quête de respectabilité ; Jean-Marie Le Pen œuvrait déjà pour pénétrer l'univers politique français et il était déjà sur un chemin de rédemption médiatique. Rapidement, le parti a voulu se détacher des skins ultraviolents. Il n'y a bien que le PNFE (Parti Nationaliste Français et Européen) – dont les bras

armés étaient impliqués dans des profanations de sépultures, des incendies volontaires et des attentats, notamment le plastiquage de la rédaction du Globe en 1987 – et le MNR (Mouvement Nationaliste Révolutionnaire créé par Jean-Gilles Malliarakis en 1979) qui travaillaient main dans la main avec les skins. Le FN était, comme Adam le dit dans le film, considéré comme « trop mou, embourgeoisé ».